

“ Charles-Séraphin Rodier, écrit le Père Lecompte, insigne bienfaiteur de la mission canadienne (des jésuites), était né à Montréal, le 3 octobre 1797. Fils d'un humble forgeron, il se tailla une carrière des plus enviables. Après quelques années d'études au collège de Montréal, il embrassa le commerce, y fit merveille, se maria avantageusement, passa du détail au gros, expédia en Europe, traversa l'océan plus de quarante fois, et malgré ce surmenage trouva le temps de faire un peu de vie militaire, parcourant les divers degrés honorifiques jusqu'à celui de lieutenant-colonel. Ce n'était pas encore assez pour son activité dévorante. Aux approches de 1837, les cris séditieux des *fils de la liberté* ne lui donnèrent pas le change. Sa droiture innée aidant, il saisit d'un seul et clair coup d'oeil ce qu'il y avait de faux et d'irréléchi dans le soulèvement. “ Mes amis, leur dit-il, vous avez tort: la poire n'est pas mûre. ” Pour s'en dégager sans heurt, il entreprit, à quarante ans, l'étude du droit, fut reçu aux applaudissements du barreau, défendit les causes de quelques pauvres vers lesquels sa charité le ramena toujours, puis se remit aux affaires. C'est à ce moment qu'il apparaît sur notre scène, avec sa carrure militaire, son grand air, sa démarche assurée, le regard droit, la voix nette et gaie, le sourire aux lèvres, sa main largement ouverte comme son coeur, et réputé, même envers la plus humble mendicante, pour ses manières empreintes de la plus exquise et inaltérable courtoisie. Ajoutez, ce qui relève et couronne tout le reste, une foi très vive et une piété, comme son caractère, à la fois tendre et ferme. — Cet homme de bien avait sa demeure rue Saint-Antoine, à l'un des angles de la place Richmond, où s'élève aujourd'hui l'asile Bethléem. C'était pour un Montréalais, en ce temps-là, le bout du monde. La solitude du lieu se prêtait merveilleusement à la serene vie d'un noviciat. Sur le devant, c'était une rue silencieuse. A l'ouest, la place Richmond s'ombrageait d'arbres naissants. Au